

L'obésité : de la surcharge pondérale au surpoids symbolique.

Creuset de sens et malentendu

Dr.Ali Recham

Université Tizi-Ouzou, algerie

Résumé :

Le rapport au gras et au maigre est complexe et instable, il change selon le genre, les circonstances, les tendances, les cultures, le temps... et donc il est source de malentendu. Cet article est un tableau sommaire montrant que la prise de poids n'est jamais insignifiante, même dans une société traditionnelle. Il permet de sortir l'obésité d'une supposée banalité apparente et trompeuse et met en exergue la symbolique à la fois diverse et divergente à laquelle elle renvoie. Outre le surpoids physique, la personne obèse est alourdie d'une surcharge symbolique. Elle est enfermée dans un moule social dominé par des stéréotypes souvent péjoratifs.

الملخص:

إن العلاقة بالدهن والنحافة جد معقدة وغير مستقرة، فهي تتغير حسب النوع، الظروف، الميول، الثقافات، الزمن... فهي إذن مصدر سوء واختلاف الفهم. يمثل هذا المقال، جدول تحليلي موجز يوضح أن الزيادة في الوزن، ليست أبداً خالية من المعنى و ذلك حتى في المجتمعات التقليدية. يسمح ما سبق، من إخراج البدانة من افتراض الابتذال -الخادع ظاهرياً- وإجلاء الرمزية المتنوعة والمتفرعة التي ترمى إليها في نفس الوقت؛ فبالإضافة إلى البدانة الجسمية فإن الشخص البدين، مثقل بوزن رمزي و يبقى سجين في قالب اجتماعي تطنى عليه النمطية والاحتقار في أغلب الأحيان.

Evidence et malentendu

Le malentendu s'installe quand on croit que ça fonctionne ainsi et pas autrement, ou que ça a toujours été comme ça et d'ignorer ou ne pas vouloir reconnaître que ça pourrait être différent. Parfois, le malentendu persiste parce que l'on s'obstine à penser que l'autre ne peut puiser dans un sens commun différent du notre. Quand on cède à l'illusion du ça va de soi et que l'on agit comme si les distances culturelles, linguistiques, sociales, professionnelles, individuelles... sont inexistantes ou insignifiantes, notre manière de voir, notre attitude, notre évidence ⁽¹⁾ devient source de confusion. L'évident est indiscutable, il coupe court à tout questionnement et à tout étonnement.

Il accroît les non-dits tant sur le plan individuel qu'au niveau de l'imaginaire collectif, et l'indicible engendre la méprise. Le temps nous offre l'un des plus illustres exemples : Newton disait qu'il n'avait pas besoin de définir le temps car tout le monde le connaît ; deux siècles plus tard, revisitant profondément cette notion, Einstein montre qu'elle est une des questions les plus énigmatiques et, d'ailleurs, une part de son secret demeure encore aujourd'hui impénétrable.⁽²⁾ J'admets, partiellement, avec E.

Jabès qu'au cœur de l'évidence il y a le vide, quoiqu'il faille être lucide et averti car, dès lors qu'on reconnaît le vide dans l'évidence, une partie de l'énigme est résolue et un grand pas est franchi sur le chemin de la connaissance. Le vide inspire la méfiance

et la réticence, peu de personnes osent s'y aventurer. Pour ma part, l'évidence est le miroir qui reflète nos certitudes prétendues inébranlables et universelles, nous nous y jetons les yeux fermés car elle inspire confiance et assurance. Mais, paradoxalement, c'est lorsque nous pensons ne pas avoir besoin de preuves que toutes nos preuves vacillent dès lors que l'évidence est mise à l'épreuve d'une altérité de surcroît distante.

Elle vole en éclats au premier contact d'une autre évidence. C'est à ce moment-là qu'on s'aperçoit qu'elle est une barrière parfois visible, mais souvent subtile, constamment appelée à être franchie pour aller à la rencontre d'autrui. Mon évidence ne me rapproche pas d'emblée de l'autre parce qu'il a lui aussi ses propres évidences, au contraire elle m'en éloigne tant qu'elle n'est pas dépassée par la lucidité et maintes autres passerelles.

Originaire d'une culture qui appréciait le gras, j'aurais beau prendre des dizaines de kilos je n'aurais jamais été assez bien en chair aux yeux de ma mère. Même si, des années après, j'étais prévenu des risques d'excès de poids, il me semblait aller de soi qu'avoir quelques rondeurs mesurées ne revêtait pas un aspect négatif. A mon arrivée en France j'ai noué connaissance avec une étudiante française maigrelette.

Quand je l'ai revue après une semaine d'absence, j'ai cru lui faire plaisir en lui disant qu'elle commençait à avoir des joues car, regardant les choses à travers la lorgnette de ma culture kabyle, j'étais

persuadé qu'un peu de gras lui ferait du bien vu sa minceur excessive. Mais, à ma grande surprise, sa réaction fut tout autre : « Mais qu'est-ce que je t'ai fait ? Tu es méchant ! ». J'ai tenté de lui expliquer que c'est parce qu'à mes yeux elle avait ainsi meilleure mine et qu'il n'y avait rien de péjoratif dans mes propos. En vain. Pour elle, c'était comme si je lui avais dit qu'elle était devenue moche. D'ailleurs, à partir de ce jour elle prit ses distances. Pour moi il s'agissait d'un compliment, mais le malentendu était déjà là. Le message que je voulais transmettre est autrement accueilli. La louange était reçue comme une déclaration de laideur.

Dans le domaine de la santé, la médecine s'associe à l'imaginaire moderne pour discréditer le gras. Preuves à l'appui, elle montre ses méfaits et, à mesure des avancées scientifiques, la liste des maladies qu'il provoque s'allonge : excès de cholestérol, hypertension artérielle, diabète de type II, apnée du sommeil, certaines maladies cardiaques, cancers de l'intestin et du sein, insuffisance veineuse, incontinence urinaire... En somme, c'est toute l'espérance de vie qui s'en trouve réduite. La modernité jette son dévolu sur le maigre et fait de la silhouette élancée un modèle de beauté sans partage.

Pourtant, certaines voix discordantes se font parfois entendre. Des maîtres en art culinaire affirment que le gras est synonyme de saveur et que toute cuisine qui en est dépourvue est fade. Certaines personnes bien en chair, à l'aise dans leur peau et assumant ostensiblement leurs rondeurs, s'insurgent contre le modèle imposé.

Quelques femmes rondes, désirant montrer l'infondé de cet idéal esthétique, affirment, sur le ton de la plaisanterie mais qui ne compromet en rien l'effectivité du propos auquel elles croient sérieusement, que « les hommes sortent avec les maigres et rentrent avec les grosses ».

Mais, faibles et minoritaires, ces voix ne font pas le poids devant l'imaginaire moderne avec son arsenal publicitaire qui s'ingénie à retravailler les images et les photos pour imposer des corps lisses et graciles.

De la tuberculose à l'obésité

De prime abord, ce rapprochement peut sembler frappant, la tuberculose n'ayant aucun lien avec l'obésité. La tuberculose est une maladie autrefois incurable ou encore une vieille épidémie foudroyante. L'image de l'obésité, elle, est plus nuancée : selon les cultures et les âges elle est tantôt valorisée tantôt dévalorisée⁽³⁾.

Ce n'est que récemment qu'elle est devenue un problème de santé publique, non seulement elle est une maladie en soi, mais elle entraîne une multitude d'autres. La métaphore de l'obésité nous permet des rapprochements, elle s'avère être l'envers de la tuberculose. Bien que meurtrière, autrefois surtout en Europe et aujourd'hui encore en Afrique, elle est positivement investie par le romantismeⁱ. Dans cet imaginaire un grand poète lyrique se devait d'être maigre, voire chétif, malade et de préférence tuberculeux, car

on croyait que cette maladie augmentait la sensibilité et permettait mieux que d'autres de vivre pleinement sa passion.

Les romantiques ne disaient-ils pas qu'on ne guérit jamais de sa passion mais qu'on en meurt. Seule la mort est en mesure d'étancher la soif de l'infini : « Adieu. Je ne vois à tant de souffrance d'autre terme que le tombeau » écrivait Goethe (1999, p.104). « Ce n'est pas angoisse, ce n'est point désir : c'est une rage intérieure, inconnue, qui menace de déchirer mon sein, qui me serre la gorge ! Malheur ! Malheur ! et j'erre alors au milieu des effroyables scènes nocturnes de cette saison hostile aux hommes... alors il me prenait un frissonnement, et puis un désir ! Ah ! les bras étendus, j'étais là devant l'abîme, et je brûlais de m'y jeter ! de m'y jeter ! Je me perdais dans l'idée délicieuse d'y précipiter mes tourments, mes souffrances ! » (Goethe 1999, p. 159).

Aux antipodes se trouve l'obésité. D'une personne bien en chair on pensait qu'elle était incapable d'écrire un chef-d'œuvre. Ce raisonnement s'appuie sur deux idées reçues. L'une stipule que c'est la souffrance qui nourrit l'inspiration : cette hypothèse n'est pas entièrement fausse mais n'est pas une condition préalable à toute création. L'autre suppose qu'une personne forte ignore ce que c'est que souffrir, elle est donc improductive.

L'obésité augmente les dimensions du corps, accentue sa présence et le rend encombrant. Avec elle la dichotomie ancestrale corps/esprit ⁽⁴⁾ prend de l'envergure et l'homme en surpoids

penche vers la vie matérielle et phénoménale tout en s'éloignant du sensible, de l'incorporel et du sublime, puisque le corps volumineux est un signe d'excès, de jouissance qui, de plus, occupe de l'espace. Tirée vers le bas, la personne forte est dépourvue de cette énergie intérieure qui lui permettrait de s'élever.⁽⁵⁾.. tandis que la tuberculose appelle au dépassement.

Elle épure et élève la personne atteinte, elle ranime le souffle tout en fragilisant la respiration. Elle permet de vivre une intense expérience d'intériorité et de sublime. Le sublime (noir, n'oublions pas de le préciser) par lequel le romantisme a triomphé (Lyotard 1988), est tourné vers le spirituel et se détache de tout ce que le corps est en mesure d'offrir (Saint Girons 1993, p. 142).

Le sublime est inhérent à la grandeur intérieure et à la transcendance et trouve sa résonance dans la souffrance et la douleur. Stimulé par la virtualité de la mort, il prend un sens opposé à celui de la vie (Burke 1990). « Le sublime sombre trouvera une résonance particulière dans la conscience romantique, qui cherchera dans la souffrance ou le tragique existentiel le véritable sens de la destinée humaine » (Saint Girons 1993, p.18).

Bien après le déclin du romantisme, les stéréotypes dans lesquels on enferme la personne forte résistent aux changements et persistent encore aujourd'hui.

Non seulement on désavoue le talent d'une personne forte et on conteste sa sensibilité, mais elle devient un sujet de curiosité, par exemple quand elle est destinataire d'un poème lyrique : « Vous voyez cette grosse femme avec un châle qui parle à son fils d'un air fâché ? lui demandai-je. – Cette femme aux cheveux gris ? – Oui. C'est à elle qu'est dédié le fameux poème qui commence par le vers "Quand les crépuscules étaient bleus, tout bleus" » (Kadaré 1988, p.18).

La dérision contenue dans ces phrases discrédite subtilement et le poète et la femme dédicataire, comme si le premier se trompait de muse et la deuxième, grosse et vieille, à l'opposé du modèle de beauté, était indigne du lyrisme.

Dans une lettre adressée à sa mère en 1919, Antoine de Saint-Exupéry, parlant d'un bibelot représentant Napoléon, écrit : « J'en ai un là, en face de moi, en porcelaine et qui me regarde avec une bienveillante condescendance. Il est un peu trop gras pour un grand homme : un grand homme ne doit pas être gras à priori : il doit être brûlé par une flamme intérieure... » (*Ma chère maman* 2002, p.107).

A Strasbourg, lors d'une conférence à la librairie Kléber le 15 mai 2009, le poète Yvon Le Men comparait les poètes et les romanciers du point de vue de leur carrure. Les premiers puisent leur création au plus profond de leur être. Selon son expression, *ils sont proches du haut fourneau*. Ils paient de leur santé cette proximité

brûlante, c'est pourquoi ils sont de petits gabarits, fragiles, éreintés, maladifs, on lit la souffrance sur leur visage.

Les seconds sont des conteurs. La production de leurs œuvres ne nécessite pas l'exposition directe au souffle ardent. Grâce à cet éloignement, ils s'avèrent plus vigoureux que les premiers à l'instar de Günter Grass, Gabriel Garcia Marquez, Luis Sepúlveda...

A la stérilité symbolique attribuée autrefois à la personne obèse s'ajoutait l'infécondité réelle. Elie-de-Beaumont, célèbre avocat consultant parisien (1732-1786), après des années de mariage, peine à féconder sa femme. La corpulence dont il se plaint, car elle l'empêche de voir son sexe, le dépossède de sa masculinité selon les représentations sociales d'alors, et est considérée dans son dossier médical (1765-1776), comme la cause de son impuissance sexuelle, préoccupant objet de consultation (Teyssie 1995, p.16).

Des études médicales récentes expliquent certaines infertilités par une obésité sévère. Celle-ci augmente le taux de fausses couches spontanées et diminue la réaction des femmes aux inducteurs de l'ovulation dans les cas d'aide médicale à la procréation. Chez l'homme elle provoque souvent la baisse de la production de testostérone et de spermatozoïdes (Jégou et al. 2009, p.117). C'est pourquoi on conseille aux personnes obèses un régime approprié afin d'améliorer l'ovulation et la fertilité. La science confirme ainsi que la graisse est inféconde.

Ce constat confirme que même sur le plan scientifique, on ne peut guère se résigner à voir dans l'obésité seulement et uniquement un surcroît de poids. Elle est souvent confondue avec quelque chose, de dite ou de non dite. Quand on parle du gras on évoque forcément d'autre causes ou conséquences à travers lesquelles les malentendus s'expriment.

L'obèse est sourd

Dans un conte kabyle, une jeune fille, dont la naissance avait fait fuir ses 7 frères, se lance, dans une aventure tumultueuse, à leur recherche, quand une esclave fourbe lui suggère qu'elle est la cause de leur fuite.

Au milieu de son aventure, épuisée et égarée, elle se résigne à surveiller les chameaux d'un inconnu. Celui-ci n'est en réalité que l'un de ses frères, mais les deux ignorent le lien de sang qui les unit. Chaque matin la bergère prend le chemin des champs où les bêtes broutent. Arrivée sur les lieux, la malheureuse se met à entonner la même rengaine à longueur de journée : « J'ai abandonné mes parents pour aller vainement à la recherche de mes frères. Oh les chameaux, lamentez-vous sur mon sort ! » Tous les chameaux geignent et refusent de se nourrir, à l'exception d'un seul, qui reste concentré sur sa nourriture. Celui-ci, en fait, s'avère être sourd.

Au bout de quelques temps, tous les chameaux deviennent malingres, alors que le non-entendant ne cesse de grossir...

Manifestement, ce conte ne parle ni de surdité ni d'obésité, et encore moins du rapport entre ces deux états, mais, à travers lui, on saisit l'implicite d'une culture. Dans l'inconscient collectif l'obèse est perçu comme sourd car, il est inaccessible, imperméable, indifférent au chagrin de la jeune fille découragée et, par extrapolation, aux malheurs des autres. Prisonnier de son corps, le gros est dépourvu de l'aptitude à s'émouvoir, la surdité allant de pair avec un cœur fermé. « L'homme trop accaparé par son corps ne parviendrait pas à se hausser au degré de finesse indispensable pour écouter véritablement, ce qui est dire : spirituellement » (Chalier 1995, p.84).

L'insensibilité est présentée dans cette histoire comme une condition préalable à la prise du poids, car sinon comment avoir une bedaine en étant entouré de pauvres et interpellé par leurs souffrances. Cette vision des choses rejoint certaines allégations des romantiques pour lesquels la sensibilité est l'apanage du décharné.

On ne peut prendre du poids en étant réceptif à ce qui se dit autour de nous. Aux personnes qui sont l'objet de médisances et de calomnies on conseille de se boucher les oreilles. Contrairement aux *sociétés des individus* où la vue est le sens prépondérant, où les malades, les personnes fragiles, les handicapés et les exclus se plaignent du regard stigmatisant, dans les sociétés traditionnelles où le lien social est fort, le contrôle social s'exerce encore par la parole échangée et écoutée. Celle-ci fixe les limites à ne pas franchir sous peine de blâme. Beaucoup de gens se conduiraient autrement n'était la

parole de l'entourage. On entend souvent dire : Je ferai ça et ça si les autres n'en parlent pas.

La peur de la disqualification sociale frise parfois le sentiment de persécution : « J'ai dormi la nuit, dans mon rêve je les surprends en train de me médire. Ceux qui j'ai considéré comme amis se sont dressés contre moi » (A. Yahyaten, chanteur kabyle). Faire la sourde oreille est le seul remède face au jugement des gens : les laisser parler et faire en sorte de ne rien entendre, ou mieux, faire comme si de rien n'était. S'entourer de silence en faisant le sourd pour parvenir à un état de bien-être s'apparente à l'idée du silence du corps perçu comme santéⁱⁱ. Celle-ci, d'ailleurs, dans sa définition la plus large, est un état d'équilibre complet où convergent physique, mental et social.

Durant les disputes, sous l'effet de la colère, une partie de la vérité se fait souvent entendre sans ambages. On dévoile ce que l'on sait sur son adversaire et que l'on a tu jusque-là. On dévoile ses défauts et on discrédite ses compétences, sa conduite et son aspect. Le maigre est ainsi qualifié d'osseux et de squelettique et le bedonnant, combien même jalouxé par certains, est qualifié d'outré.

Le rapport au gras et au maigre est complexe et instable, il change selon le genre, les circonstances, les tendances, les cultures, le temps... et donc il est source de méprise. Au-delà des malentendus qui peuvent découler de la difficulté d'identification réelle de l'obésité : qu'est ce qu'une personne obèse ? Selon quelles mesures peut-on considérer qu'une personne est obèse ?... ⁽⁶⁾, il est difficile de

s'entendre sur les significations attribuées au gras. Celui-ci, comme nous le montrons dans ce travail, dépasse largement les contours du corps. Il est toujours une métonymie de quelque chose, il véhicule des valeurs inconstantes.

La culture kabyle portait un regard positif sur le gros, d'ailleurs le mot *yeccur* qui le désigne signifie en français 'plein'.

A l'inverse, le maigre était qualifié de *yekfa/fini*, vidé, exténué. Plein/*yeccur* se disait souvent sur un ton où l'admiration se mêlait à la jalousie. Cette valorisation concerne ici seulement l'aspect esthétique, tandis que l'obésité est moralement discréditée, si bien qu'il apparaît pertinent de saisir cette nuance et d'élucider ce paradoxe. La corpulence est parfois ressentie comme une provocation, surtout en temps de disette et de paupérisation quand les gens n'ont rien à se mettre sous la dent et que les ventres gargouillent de faim.

La corpulence, lorsque la nourriture se raréfie, n'est autre chose qu'un signe d'opulence volontairement ou involontairement exhibée, puisque l'on ne grossit pas en se nourrissant d'air et de l'eau fraîche. La graisse apparaît comme un rempart, une cloison, qui nous sépare de la détresse et des tourments de l'entourage et qui nous enferme dans l'indifférence. On ne prend du poids qu'en étant indifférent, et, à l'inverse, le chétif est celui qui fait preuve de réflexion voire d'inquiétude. Dans la mythologie kabyle, le pigeon, animal sacré dans certaines régions, n'est-il pas un exemple de décharnement. On explique sa frêle apparence, quasi squelettique, par

le fait qu'il connaît le moment de sa mort. Obsédé par cette révélation, il ne peut prendre du poids.

L'adjectif plein dont on qualifie le gros nous induit en erreur si l'on s'arrête seulement à l'apparence, et le maigre exténué ne signifie pas naïvement creux ou sans intérêt. Paradoxalement, le décharné est plein à l'intérieur car on ne maigrit que lorsque l'on est habité intérieurement par des soucis et des chagrins. Le maigre est souvent soucieux et prévoyant.

Le doyen des poètes arabes de tous les temps Al-Mutanabbî disait : *Supporter le mal et regarder celui qui le commet est une nourriture qui fait fondre les corps*. Comment grossir devant le mal qui nous entoure à moins que d'être sourd ou aveugle ? .

Subtil et soucieux, le maigre est un être profond. Il est travaillé par des questions existentielles et il voit loin, ce qui, croit-on, fait défaut à l'obèse. Celui-ci, bien que plein, est intérieurement vidé. Il est insouciant, superficiel et c'est pourquoi il a souvent le rôle de comique, on attend de lui qu'il soit de bonne humeur et en mesure de divertir l'assistance.

Le décharnement est associé à l'effort, alors qu'à l'inverse la paresse est l'apanage du gros. Les élèves qui réussissent leurs études, dit-on, se reconnaissent en fin d'année à leur silhouette chétive accablée par une année de labeur. En revanche, on accorde moins de circonstances atténuantes aux personnes bien en chair, leur échec

s'expliquant d'emblée par l'absence d'efforts et leur succès manque de triomphe.

SSehha ou Isehha, mot d'origine arabe qui veut dire santé ou en bonne santé, signifie dans la vie courante à la fois bien portant et bien en chair. Le surpoids se confond ainsi avec la santé. Dans ce sens, il est également valorisé tant la robustesse auquel il renvoie est très prisée, surtout dans des régions où l'on doit peiner pour extraire sa nourriture de terres déshéritées et s'adapter à des conditions austères.

Aujourd'hui, avec la vulgarisation des connaissances médicales, beaucoup de gens sont avertis de la nuisibilité de l'obésité, mais peu nombreux sont ceux qui prennent réellement conscience de son ampleur, l'OMS ne parle-t-elle pas d'épidémie voire de pandémie non contagieuse. L'Algérie n'est pas épargnée, à l'instar des pays industrialisés et en voie de développement. L'obésité chez les enfants et adolescents n'y cesse d'augmenter.

En l'absence d'étude épidémiologique à l'échelle nationale, l'Algérie ne dispose pas aujourd'hui de statistiques globales sur la prévalence de l'obésité, mais des études locales réalisées dans certaines régions du pays montrent, chiffres à l'appui, que ce phénomène prend de l'ampleur et est en passe de devenir un véritable problème de santé publique. L'enquête effectuée par le Service d'Epidémiologie et de Médecine Préventive (SEMEP) en 2006-2007 dans le secteur sanitaire de Birtraria sis à la capitale auprès de jeunes

collégiens avance le chiffre de 20% selon les références de l'OMS sur l'obésité.

Dans la société algérienne, surtout chez l'ancienne génération, le mot gras ne remplace celui de santé dans la bouche des gens que lorsque l'obésité devient morbide. Tout en étant étonné et curieux, on emploie les expressions : *yexser si tassemt*, *yergel w' ulis si tassemt* /Il est déformé par la graisse, son cœur est étouffé par la graisse, mais pas pour dire que telle personne est franchement malade.

L'étonnement et la curiosité suscités sous-entendent que la personne en question est victime d'un excès de santé, tandis que d'autres se demandent comment une personne replète peut tomber malade, et ne font pas le lien entre son embonpoint et ses pathologies. Ici encore les croyances traditionnelles persistent et résistent à la culture savante vulgarisée ces deux dernières décennies.

Le maigre et le gras sont souvent associés à des qualités morales. Ils sont porteurs de sens parfois équivoques, difficiles à cerner dans une relation. Ils mettent à l'épreuve l'appréciation convenable, car quand on pense qu'ils sont des notions acquises, on s'aperçoit qu'ils se donnent à l'incompréhension de l'autre.

La personne obèse est indisciplinée

En Algérie comme d'autres pays africains, l'embonpoint est un signe d'aisance et cadre parfaitement avec le portrait qu'on se fait du chef. « Dans notre pays un chef doit être chauve et avoir un gros ventre. Comme mon oncle n'est pas chauve et n'a pas de gros ventre,

ce n'est pas tout de suite que tu peux savoir que lui c'est un vrai chef avec un gros bureau au centre ville » (A. Mabanckou, 2010, p13). Un responsable gagne bien sa vie, en donnant des ordres, sans se salir les mains ni mouiller sa chemise. C'est dans cet idéal que les parents, épuisés par la pénibilité de la vie quotidienne, élèvent leurs enfants, dans l'espoir qu'ils gagneront un jour leur vie sans peine.

L'effort et le dirigeant ne font pas bon ménage. Un dirigeant, ne serait-ce qu'un chef d'équipe de trois ouvriers, donne des ordres sans retrousser ses manches. C'est dans ce cadre que la bedaine parachève le portrait du chef ; en revanche, dissociée du statut de responsable, les images auxquelles elle renvoie sont nuancées.

Dans l'imaginaire social, une personne grasse cède à la tentation et mange sans retenue. Le corps dont elle est dépossédée est tombé dans les griffes de la surconsommation et l'immodération ou en langage moderne dans le piège de l'industrie agroalimentaire. Dans l'islam, religion du juste milieu ⁽⁹⁾ où les fidèles sont exhortés à faire preuve de mesure en toute chose, le gros risque d'apparaître comme celui qui ignore ou transgresse le sens de la mesure car son obésité est perçue comme un écart de conduite vis-à-vis des préceptes du prophète : *Nous sommes un peuple, nous ne mangeons que quand on a faim et quand nous mangeons nous ne serons jamais rassasiés.*

Dans le soufisme, ainsi que dans beaucoup de spiritualités où la pratique de l'ascèse est courante, on combat l'embonpoint car il donne une certaine image de la satisfaction des appétits corporels alors

que l'on recherche le décharnement qui convient mieux à la philosophie des *foqara*, ce mot étant le pluriel de *faqir* (ou *fakir* en Inde et en Turquie) qui signifie en arabe pauvre.

Les gens de cette confrérie préfèrent s'appeler ainsi car le mot riche est un des attributs réservés à Dieu. Il est donc naturel qu'un pauvre soit émacié, la pauvreté concordant avec le décharnement et le renoncement, tandis que la corpulence contraste, du moins en apparence, avec le mysticisme. Certaines spiritualités orientales autres que l'islam vont très loin dans le prêche de l'ascétisme qui libère l'homme de la déchéance apportée par le corps afin d'atteindre le salut de l'âme. Cette vision manichéenne des choses se retrouve dans la philosophie platonicienne pour qui le corps est le tombeau (*sêma*) de l'âme.

Le néoplatonisme représenté par Plotin perpétue cette scission et considère l'âme, étincelle divine, comme prisonnière de la matière. En somme, le portrait de la dévotion, abstinence, maigreur, décharnement, os, creux, veines saillantes sous la peau, dur... est en discordance avec la symbolique du gras : lourdeur, gourmandise, satisfaction de plaisirs charnels, céder à la tentation... Le cheikh Al alawi, fondateur de la *tariqa al' alawiya*, disait qu'il répugnerait à avoir des successeurs gloutons : « Ibn' Abd al-Bâri, un des disciples du cheikh, lui demanda un jour pourquoi il mangeait si peu.

C'est, répondait-il, parce que je me trouve si peu disposé à manger. Ceci n'est pas de l'ascèse de ma part, comme le croient

quelques-uns des frères, bien que, à vrai dire, je n'aimerais avoir ni des gloutons ni des gourmets parmi mes disciples » (Lings 1990, p.19).

***Chbab* : la jeunesse se fait beauté**

Le vécu de l'obésité est encore un problème plus épineux chez le sujet jeune. Tout d'abord, la jeunesse est une notion plus que jamais difficile à délimiter. Autrefois, quand l'âge était synonyme de connaissances et d'expériences on se souciait peu d'être jeune, voire on aimait à se vieillir. *Amghar azemni*, le vieux qui sait tout ou l'expérimenté, fait rêver plus d'un d'enfant, car dans les contes kabyles il fait preuve d'un discernement inouï pour conseiller les égarés, régler les différends des gens, résoudre les énigmes...

Dans la société traditionnelle, l'homme endossait et affichait son statut de vieux, dès que ses premiers enfants étaient en mesure de gagner leur vie, entre 35 et 40 ans, car l'âge l'inscrit dans une catégorie sociale ayant des droits et des privilèges. Maintenant que l'espérance de vie s'allonge, c'est justement vers 35-40 ans que beaucoup fondent un foyer. La connaissance du vieux est détrônée par l'omniscient *Mr Google*, mis à la disposition de quiconque est en mesure de cliquer sur une souris. Sa place de conseiller ou de guide au sein de la famille ainsi que dans l'assemblée du village (*Tjmaât*) est plus que jamais minorée.

Dans les villages où les traditions sont fortes comparativement aux villes, on recense déjà de nombreux cas où la personne âgée est

refoulée, à l'abri des regards, dans des maisons de vieillesse. Celles-ci autrefois taboues, mais depuis que les conditions sociales ont changé et que se séparer de ses parents n'équivaut plus à perdre la face, leur nombre avoisine 40 aujourd'hui en Algérie. Les bourrelets, les rides, les flétrissures sont synonymes de laideur et non plus d'expérience et de sagesse.

De nos jours, la canitie est une honte. Célébrée par la modernité, jeunesse est équivalent beauté. La publicité moderne, qui n'a pas épargné l'Algérie, montre toujours un corps jeune, beau, en pleine vigueur, sans le moindre défaut causé par l'âge. Cette fusion moderne (jeunesse=beauté) n'a pas échappé à l'intelligence de la langue. *Chbab* qui désignait en arabe classique et dialectal "jeunes" signifie également "beau" depuis quelques décennies.

Ainsi la beauté est-elle indissociable de la jeunesse, comme si l'on ne pouvait être beau que jeune. La jeunesse est devenue une valeur que l'on veut conserver le plus longtemps possible. Elle n'est presque plus déterminée par le temps mais par l'état d'esprit, ceux qui n'ont plus l'âge de se dire jeunes ne prétendent-ils pas l'être quand même lorsqu'ils déclarent : *être jeune est dans la tête*. Tant que la beauté se confond avec la jeunesse, un seul mot les désigne : *Chbab*, l'obésité empêchant les jeunes de vivre pleinement leur jeunesse car elle s'attaque au propre de celle-ci.

D'après quelques cas rencontrés, toute généralisation des résultats étant à éviter, l'obésité est lourde à supporter physiquement

et symboliquement : quand elle n'est pas une réelle entrave à l'accès à l'emploi, elle restreint considérablement le choix de partenaires et surexpose la personne en question qui devient un objet de curiosité et de moquerie.

Aujourd'hui, loin d'incarner un modèle social, l'obèse se présente comme un antihéros ou un mauvais héros enfermé dans les pièges d'un corps auquel on ne peut s'identifier, pire il est déconseillé de lui ressembler. Comme le corps est transposé au monde, la personne incapable de le dompter, de le maîtriser pour l'insérer dans un idéal de beauté et les canons des normes sociales, est socialement regardée comme handicapée, inapte, impuissante, molle, flasque... L'obèse, à l'instar de l'antihéros, est parfois un alibi pour exprimer tout ce qui ne va pas dans la société : autrement dit, on rejette sur lui ce que l'on refoule comme contradictions, incohérences, dérision, mépris...

En somme, l'obésité est au carrefour du changement des représentations sociales. Au moment où la modernité se trouve confrontée aux croyances populaires, sous l'influence de l'imaginaire médical, elle est en passe de se défaire de ses attributs d'autrefois, sans pour autant être franchement admise comme maladie dans la société traditionnelle.

Ce tableau sommaire montre que la prise de poids n'est jamais insignifiante, même dans une société traditionnelle. Il est nécessaire dans la mesure où il permet de sortir l'obésité d'une supposée banalité

apparente et trompeuse et met en exergue la symbolique à la fois diverse et divergente à laquelle elle renvoie.

Outre le surpoids physique, la personne obèse est alourdie d'une surcharge symbolique. Bien que parfois sa corpulence soit positivement investie (santé, force, esthétique, aisance, liberté de manger à sa guise...), elle est souvent enfermée dans un moule social dominé par des stéréotypes péjoratifs. Elle est symboliquement et physiquement stérile, laide, insouciante, superficielle, creuse bien que pleine... et, comme si cela ne suffisait pas, on lui dénie également toute souffrance.

L'obésité s'avère un fructueux détour, l'analyse de sa symbolique laisse apercevoir ce qui se dérobe de prime abord à l'observation. La pluralité d'interprétation du gras qui va du semblable à l'opposé fait que mon interlocuteur comprend le contraire de ce que je veux lui transmettre.

Les contradictions dues à la polysémie de l'obésité et son caractère changeant en peu de temps selon les personnes, les groupes, les sociétés et les cultures, nous induit en erreurs d'interprétations. Il est utile de souligner qu'il ne s'agit pas de vrai ou de faux sens puisque toutes les significations se valent, mais le problème est que l'émetteur ne dit pas ce qui convient au moment convenu au regard du récepteur. Les frontières culturelles sont des obstacles pour bien s'entendre et du coup elles favorisent les malentendus.

Mais la prise de conscience des méprises, d'où l'utilité de ce texte, nous aide à nous interroger sur nos propres limites. Les moyens déployés pour les dépasser ainsi que pour corriger nos préjugés, nous mettent en garde contre les généralisations des conditions singulières irréductibles et nous permettent d'aller à la vraie rencontre de l'autre. Le malentendu joue dans ce cas de figure un rôle positif, et c'est peut-être dans ce sens que Baudelaire en parle comme d'une condition principale à l'avancement de l'être humain : « Le monde ne marche que par le malentendu ».

❖ **Bibliographie sommaire :**

- Apfeldorfer G., *Je mange donc je suis. Surpoids et troubles du comportement alimentaire*, Odile Jacob, Paris, 2002.
- Basdevant A. & Guy-Grand B., *Traité de médecine de l'obésité*, Flammarion, Paris, 2004.
- Boëtsch G., Le corps gros, entre normes biomédicales et représentations culturelles, *Les cahiers de l'observatoire Nivea*, 2010, N°13.
- Bousquie P., *Le corps, cet inconnu*, L'harmattan, Paris, 1997.
- Burke., *Recherche philosophique*, I.VII, Vrin, Paris, 1990.
- Chalier C., *Sagesse des sens. Le regard et l'écoute dans la tradition hébraïque*, Albin Michel, Paris, 1995.
- Cicchelli V. & Cicchelli-Pugeault C. & Ragi T., *Ce que nous savons des jeunes*, PUF, Paris, 2004.
- Coupry J., *Éloge du gros dans un monde sans consistance*, Robert Laffont, Paris, 1989.
- Crouzet M., *La poétique de Stendhal : Forme et société. Le sublime. Essai sur la genèse du romantisme*, Flammarion, Paris, 1983.
- Csrgo J. (sous dir), *Trop Gros ? L'obésité et ses représentations*, Ed. Autrement, Paris, 2009.
- Dargent J., *Le corps obèse. Obésité, sciences et culture*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.

- *Du sublime* (Ouv. Col.), Belin, 1988.
- Fischler C., La symbolique du gros, *Communication*, 1987, N° 46.
- Garrigou A., *La santé dans tous ses états*, Biarrit, Atlantica, 2000.
- Gil F., *Traité de l'évidence*, Million, Grenoble, 1993.
- Goethe., *Les souffrances du jeune Werther*, Librairie Générale Française, 1999.
- Grellet I. & Kruse C., *Histoire de la Tuberculose, Les fièvres de l'âme, 1800-1940*, Éd. Ramsay, 1983.
- Guillaume P., *Du désespoir au Salut. Les tuberculeux aux XIX^e et XX^e siècles*. Éd. Aubier, 1986.
- Gusdorf G., *L'homme romantique*, Payot, Paris, 1984.
- Jankélévitch V., *Le Je-ne-sais quoi et le Presque-rien. La méconnaissance, Le malentendu*, Seuil, Paris, 1980.
- Jégou B. & Jouannet P. & Spira A., *La fertilité est-elle en danger ?*, La Découverte, Paris, 2009.
- Kadaré I., *Le crépuscule des dieux de la steppe*, Fayard, Paris, 1988.
- Le Breton D., Obésités : entre stigmatisme et séduction, *Les cahiers de l'observatoire Nivea*, 2010, N°13.
- Le Breton D., *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, Paris, 2011.
- Lecourt D., *Evidence, Dictionnaire et philosophie des sciences*, PUF, Paris, 1999.
- Le Scanff Y., *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Champ Vallon, 2007.

- Lyotard J.F., *L'inhumain. Causeries sur le temps*, Galilée, Paris, 1988.
- Lings M., *Un Saint Soufi du XX^e Siècle, Le cheikh Ahmad al-'Alawî*, Seuil, Paris, 1990.
- Mabankou A., *Demain j'aurai vingt ans*, Gallimard, Paris, 2010.
- *Ma chère Maman.*, *De Baudelaire à Saint-Exupéry, des lettres d'écrivains*, Gallimard, Paris, 2002.
- Peyrache-Leborgne D., *La poétique du sublime de la fin des Lumières au romantisme*, Honoré Champion, Paris, 1997.
- Poulain J. P., *Sociologie de l'obésité*, PUF, Paris, 2009.
- Poulain J. P., « Les gros aimés, les gros, haïs... », *Les cahiers de l'observatoire Nivea*, 2010, N°13.
- Pury de S., *Traité du malentendu*, Paris, Institut Synthélabo, Paris, 1998.
- Rosental C., *La trame de l'évidence*, PUF, Paris, 2003.
- Saint Girons B., *Fiat Lux : Une philosophie du sublime*, Ed. du Quai Voltaire, Paris, 1993.
- Sontag. S., *La maladie comme métaphore*, Ed. C. Bourgeois, 1993.
- Teyssiere D., *Obèse et impuissant. Le dossier médical d'Elie-de-Beaumont*, Jérôme Million, Grenoble, 1995.
- Vigarello G., *Les métamorphoses du gras : histoire de l'obésité du Moyen âge au XX^e siècle*, Seuil, Paris, 2010.

- (1) Pour V. Jankélévitch, le malentendu est dû à la méconnaissance et le malheur de celle-ci « s'explique par deux causes fondamentales : la première de ces causes est la fausse évidence de l'apparence, et l'ambiguïté qui en résulte, et la seconde l'irréversibilité du devenir » (1980, p. 32).
- (2) « ... le temps est à la fois le premier des "méconnaissables" et la cause la plus générale aussi bien que la forme *a priori* de toute méconnaissance », V. Jankélévitch (1980, p. 90).
- (3) Selon G. Vigarello, la grosseur est un « état » aux indices mouvants, « L'obésité et l'épreuve du moi », (Csrgo 2009, p. 124) .
- (4) (Sontag 1993).
- (5) « Manger trop nuit à l'âme, qui devient intempérance... », Gilles de Rome, *De regimine principum*, témoignage rapporté par S. Vecchio, « La faute de trop manger : la gourmandise médiévale entre éthique et diététique », (Csrgo 2009, p. 42).
- (6) Voici un témoignage médiéval pour lequel on trouve des équivalents à chaque siècle et dans chaque société : « ... En second lieu, l'obésité empêche l'activité de l'âme, autrement dit, elle fait obstacle aux sens et à l'intelligence. Aussi Jérôme dit-il qu'un ventre bien plein ne peut engendrer de sensations subtiles et que, pour la même raison, l'abstinence profite à l'intellect. En troisième lieu, elle retarde l'accomplissement de la génération. C'est pour cette raison qu'il est écrit dans les Aphorismes que la femme trop grasse ne parvient à concevoir si elle ne maigrit pas, parce que la graisse de la matrice empêche l'accès de la semence » Jean de San Gimignano, *Summa de exemplis et similitudinibus rerum*, rapporté par S. Vecchio, (Csrgo 2009, p. 43).
- (7) R. Leriche, « La santé est la vie dans le silence des organes ».
- (8) Ces questions nous ne les avons pas traitées ici.
- (9) « C'est ainsi que Nous fîmes de vous une communauté du juste milieu » *Coran*, II, 143.